

Paul Blustein, *Laid Low: Inside the Crisis that Overwhelmed Europe and the IMF*. Waterloo, ON: [Centre for International Governance Innovation](#), 2016. xv + 485pp., Cloth; ISBN 978-1-928096-33-7, 110,00 \$ CA, papier; ISBN 978-192-8096-25-2, 28,00 \$ CA.

Laid Low de Paul Blustein est un récit à hauteur d'œil «à l'intérieur de la crise qui a submergé l'Europe et le FMI». La question du recul, et les aspects positifs et négatifs du FMI sont des questions majeures à suivre. Il commence par la tristement célèbre affaire Strauss-Khan comme l'un des principaux facteurs qui ont exacerbé la crise en développement. Il fait valoir que le manque de leadership en raison de l'arrestation de Strauss-Khan a laissé un navire important dans la crise sans capitaine disponible pour prendre les décisions nécessaires. Blustein mentionne plusieurs personnes qui, à son avis, n'étaient pas particulièrement préparées à la position qu'elles devaient prendre lors de son arrestation, ainsi que certains des défis les plus importants et sans doute inévitables auxquels le FMI serait confronté. Le reste de sa description du FMI, de la léthargie et de la difficulté de planifier les tendances économiques, indique que le problème est beaucoup plus complexe.

Blustein utilise l'analyse contrefactuelle et le recul dans son récit, en commençant par l'affaire Strauss-Khan et tout au long, en ignorant les développements antérieurs menant à des crises financières. Il est facile de regarder en arrière et de condamner les mesures prises au fur et à mesure que la crise se développait, y compris la «réduction des effectifs lors d'un incendie» (58) et certaines graves erreurs de gestion du personnel, mais le feu de l'action et la difficulté d'anticiper l'avenir rendent cette analyse inutile. «Chaque crise financière a ses moments» à quoi pensaient-ils? »- des moments où des choix politiques sont faits qui, rétrospectivement, étaient manifestement imprudents.» (81) Le recul fait obstacle à des informations par ailleurs fortes, comme son argument selon lequel la Grèce ne correspondait pas bien à l'euro. Le récit est également teinté d'anecdotes intéressantes sur Strauss-Khan, «entrant dans le bureau en jeans» (52), même s'il s'agit d'un simple ajout au grand récit. Il a observé le fonctionnement interne du FMI, comme les fonctionnaires utilisant des codes dans les restaurants publics où «Obama a évoqué un changement de politique monétaire... McCain était le code d'Ilmars Rimsevics, le gouverneur de la Banque de Lettonie, en raison de son opposition catégorique à 'Obama.' (66) Il a également souligné comment les économistes prenaient des décisions sur lesquelles les pays avaient si peu de contrôle, mais tellement en jeu. Malgré la focalisation étroite sur la crise de l'euro, ce livre est une projection intéressante des problèmes économiques mentionnés par Blustein qui se sont développés dans le paysage politique européen d'aujourd'hui, notamment l'instabilité de Macron, la montée de Salvini, le Brexit et Viktor Orban.

Blustein doit envisager des défis similaires de déclin économique à long terme dans les années 1970. Malgré ce qu'il suggère, les crises financières ne sont pas aussi soudaines qu'elles le paraissent. Au lieu de s'étonner des renflouements de la Grèce, il devrait considérer que la différence entre les pays développés et en développement, UE ou non, est très fluide. La santé financière doit être observée quelle que soit l'apparence de la surface, un argument que Blustein avance mais ne considère pas ici.

Enfin, Blustein soutient que «le fonds est le principal gardien de la stabilité financière» (13), ne voyant que les aspects positifs d'une organisation eurocentrique. Son aveu que le FMI est également un fournisseur de dette, poussant les pays en développement à s'endetter davantage avec leurs mesures, ne vient que plus tard. Les dures conditions financières historiquement appliquées aux pays qui obtiennent un prêt dans le monde n'ont pas été appliquées à de nombreux pays européens en difficulté similaire. Il n'examine pas ce biais ni le fait que de nombreuses politiques du FMI ont perturbé et même

déclenché, peut-être par inadvertance, des crises financières et des cycles économiques vicieux qui ont déprimé la croissance économique. La dette se ressemble partout dans le monde, l'histoire et l'économie se répètent en Argentine ou en Grèce, et les mêmes problèmes d'accumulation de créances douteuses sont tout aussi troublants et difficiles à surmonter.

La nature de la mondialisation, une clé du discours de Blustein, a ouvert ces pays à des intérêts commerciaux presque prédateurs dans le monde aux dépens de leurs citoyens. Il ne mentionne pas explicitement la question, décrivant seulement par exemple que «de larges pans de la population grecque ne partageaient pas l'appréciation de l'élite pour les excédents budgétaires et les ventes d'obligations» (382), ce qui est un euphémisme des manifestations contre l'austérité. Les citoyens de ces pays frappés par la crise sont les victimes inévitables et involontaires des renflouements et de la mauvaise planification du FMI, qui s'ajoutent à la dette en plus des créances douteuses et des mesures d'austérité sévères qu'ils ressentent longtemps après le «sauvetage» des élites de la société. Les récits des crises financières sont les plus complets lorsqu'ils examinent les causes du problème et les effets d'un sauvetage sur tous les secteurs de la société. Dans ce cas, ils méritent d'être accordés plus de poids que l'innocence ou la culpabilité de Straus-Khan. Le FMI n'est bien entendu pas le seul coupable de cette histoire de crise et d'austérité. «Le gouvernement grec profiterait des taux d'intérêt bas et emprunterait son chemin vers des problèmes de plus en plus profonds - plus de 300 milliards de dollars de dette d'ici la fin de la décennie sans reconnaître sa débauche.» (86)

L'absence de contrôle à long terme des finances grecques par toutes les parties concernées a été un facteur important dans la préparation de cette grave crise. La seule question était de savoir quand cette crise européenne suivrait-elle son cours. Blustein dépeint un conflit et une animosité bilatéraux intenses, entre l'Allemagne, le FMI, Syriza, Tsiparis et la précédente administration de Samaras, «les ministres européens des finances pensaient donc qu'ils tenaient le dessus alors qu'ils se préparaient à commencer à jouter avec leur Homologue grec. Leur confiance était justifiée. (395) Bien qu'il puisse y avoir eu des désaccords tendus et franchement peu diplomatiques, même entre les responsables grecs eux-mêmes, puis avec l'Allemagne et le FMI, le véritable désaccord était de savoir comment résoudre la crise. Toutes les parties ont beaucoup en commun et sont véritablement dévouées au bien-être de l'économie grecque pour deux raisons principales: la Grèce est interconnectée à l'économie plus large de l'UE et les préoccupations concernant la montée de l'extrême droite sont communes à l'Allemagne et à la Grèce. . Blustein termine son récit sur une note similaire: «la question concernant ces récentes réformes approuvées par le FMI n'est donc pas de savoir si elles sont bonnes ou mauvaises; ils amélioreront le système par rapport à ce qui existait auparavant. La question est de savoir s'ils vont assez loin: ils ne le font pas. » (475) Il entame une discussion sur la crise européenne et la position du FMI qui doit être poursuivie.

Sevda Sparks
Université de Toronto